

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

SLIMANE BENAÏSSA :

«Il n'y a pas de théâtre sans poésie»

Slimane Benaïssa, comédien, auteur et metteur en scène, n'a rien perdu de sa verve. En dépit de l'exil, des aléas et des vicissitudes du métier de toutes sortes, il est resté égal à lui-même. Son regard sur la société est d'une lucidité implacable. Le verbe alerte et corrosif, il est resté pareil à son personnage, Boualem Zid El-Goudam, un artiste convaincu et d'un humanisme à fleur de peau. Il parle ici de son itinéraire, de ses œuvres et du discours social fédérateur du peuple.

Confidences d'un comédien-poète.

Interview réalisée par
Tayeb Bouamar

Le Soir d'Algérie : Vous allez vous produire ce soir sur la scène du Théâtre régional Kateb-Yacine de Tizi-Ouzou. Quel effet cela vous fait ?

Slimane Benaïssa : C'est un grand plaisir de repasser à Tizi-Ouzou. Il y a un lien entre le public tizi-ouzéen et moi depuis très longtemps. En plus c'est le théâtre Kateb-Yacine du nom d'un compagnon et d'un complice. Être à Tizi ne se justifie pas, c'est l'évidence même.



Votre pièce *Babor Aghraq* a été montée à Tizi ; elle a eu un succès rarement égalé...

Babor Aghraq, comme vous le dites, a eu un impact culturel certain, impact tel qu'on en demande à une pièce de théâtre exceptionnelle pour des raisons historiques. Nous étions au rendez-vous de l'attente du public, l'histoire de l'époque fut singulière, notre évolution dans le métier aussi. Le succès de *Babor Aghraq* est un tout. Ce fut l'aboutis-

sement de l'expérience de 10 ans de pratique théâtrale.

Les circonstances dans lesquelles elle a été jouée furent exceptionnelles. Quand on dit dans notre spectacle : *Ana, jeedi*, c'est le citoyen qui se définit face au pouvoir. Le plus subversif ce n'était pas de défendre tamazight mais plutôt l'affirmation de soi face à tout.

Puis ce fut l'exil durant les années 1990, comment avez-

vous vécu ça ?

Dans *Babor aghraq*, j'avais déjà annoncé le 5 Octobre. Par la suite *Rak khouya ou ana chkoune* ? a essayé d'expliquer toutes ces raisons. Pourquoi on est arrivé à cette situation. La démarche est complètement inversée. Nous avions grandi dans le théâtre, mais nous voilà face à une nouvelle épreuve, face au parti unique qui avait subtilisé les espoirs nés du 5 Octobre tout en faisant semblant d'accepter l'ouverture. Ce que le pouvoir a consenti à ouvrir, d'autres essayaient de le fermer.

Il y a eu aussi *Au-delà du voile*, une version en français de *Rak khouya ou ana chkoune*. A-t-elle connu la diffusion nécessaire ?

La pièce a bénéficié d'une tournée européenne et jusqu'à avril dernier, elle se jouait encore. Elle a été très bien accueillie ; la composante franco-maghrébine a eu du plaisir à se produire. Vous savez, la confirmation en exil est dure, le problème est : que faire ? On ne choisit pas l'exil, c'est un fait accompli surtout dans le domaine artistique.

Il faut se reconstruire totalement face à une autre réalité tout en gardant sa propre continuité et rester soi-même. Ceux qui ont réussi, ce sont ceux qui sont restés eux-mêmes. D'autres ont été fourvoyés par les médias comme s'ils étaient des artistes de là-bas. L'universalité elle-même démarre de quelque part, chacun a sa dimension universelle. Nous sommes tous humains, mais avec des cultures différentes, c'est tout.

Slimane Benaïssa c'est surtout la verve populaire... Est-ce que vous vous situez dans un théâtre des poètes ?

Il n'y a point de théâtre sans poésie. La littérature d'une pièce de théâtre est imparfaite si elle ne reproduit pas le discours du quotidien. C'est une littérature au

sens propre. Il se trouve que l'arabe dialectal, celui du peuple, est une langue plus accessible. Il a besoin d'être investi par la création. Nous créateurs avons besoin d'une langue riche pour dire tout ce qu'on a à dire. Notre position est telle qu'il faut créer une langue pour créer un théâtre.

A propos, votre dernier spectacle *El-Mouja wallat* emprunte au barde et au récit un verbe certain, est-ce cela le couronnement de tout un acte de dire ?

Nous vivons une époque où le public a besoin d'une vraie parole qui se dise dans la grandeur et dans l'enthousiasme qu'il faut. Aujourd'hui, on souffre du manque d'une parole sociale. Il n'y a pas de discours social qui puisse unifier ce peuple d'où la sensation du vide, *El-Mouja wallat* n'est ni plus ni moins que ce discours fédérateur à travers la mémoire collective. Voilà ce que nous sommes, voilà ce qu'on a vécu, tout cela sans tricherie mais avec une justesse au sens juridique et au sens politique du terme. D'où cet impératif de la construction de soi.

On peut être d'accord ou pas, le problème c'est de se dire : je suis ça ou je ne suis pas ça. *El-Mouja wallat* clôture un théâtre, une recherche identitaire, la construction identitaire dans des circonstances politiques dangereuses. Trouver un lien entre un père dégénéré et une jeunesse perdue, c'est compliqué. Par le passé la négation identitaire était par rapport au colonisateur, de l'extérieur pour notre génération c'est interne. Prenez Frantz Fanon, lui, oui. En 1953 déjà, il disait des choses extraordinaires et explosives. Nous avons été dirigés par des enfants du peuple réel. Un dirigeant qui a peur du peuple sait très bien d'où il vient. Les angoisses de nos gouvernants sont des angoisses authentiques face au peuple. Un PDG fait son boulot, un point

c'est tout. Un roi est formé pour être un roi. Un dirigeant n'est pas analphabète par son niveau scolaire mais par son ignorance à diriger. Il faut lui concéder que le régime tel qu'il est organisé ne l'aide pas, mais plutôt lui complique la tâche.

Revenons à l'écriture, la mode aujourd'hui est aux «reprises» et aux «réécritures» du coup peu de créateurs ont droit de cité. Qu'en pensez-vous ?

L'Algérie a capitalisé une expérience notoire, malheureusement tout cela n'a pas été transmis aux jeunes générations. Il y a eu une rupture violente. On ne s'improvise pas auteur ou metteur en scène. Il y a des écoles. Cela s'apprend. Il faut fructifier les expériences de Alloula ou Kateb. Ce n'est pas simple de tout inventer. On peut dire la même chose de la chanson chaâbi, on n'a pas passé le relais aux jeunes et pourtant le legs d'El-Anka à titre d'exemple est immense. C'est comme si après la décennie noire on voulait tout démarrer à zéro. Mais où va-t-on ? Un bon théâtre résout des problèmes, un mauvais théâtre provoque des dégâts, théâtraliser une société peut être thérapeutique comme il peut être déprimant.

Votre célèbre tirade vous colle toujours à la peau, l'écoute est parfois telle que votre public fait abstraction du reste du spectacle. Qu'en dites-vous ?

Au théâtre, je ne suis pas dans un décor. J'opte pour l'élément dont j'ai besoin pour pendre la parole, construire des choses qui puissent paraître évidentes même si elles sont d'une abstraction terrible, si ce n'est pas évident, croyez-moi le public ne marche pas.

T. B.

Le coup de bill'art du Soir

Par Kader Bakou

Au cœur de l'océan gnawi

Quelque part à Alger, des artistes algériens et marocains discutent. La majorité sont noirs et portent des boubous traditionnels. Il y a aussi le jazzman algérien blanc Karim Ziad et des métis. On ne peut pas différencier les Algériens des Marocains. Même leur accent est parfois identique. Karim Ziad parle des similitudes entre le blues et le gnawi appelé aussi tagnawit au Maroc. Le jazzman algérien sans tabous dit que les gens du gnawi marocain sont plus ouverts que les Algériens. «Sans être un Noir, j'ai été adopté par les gnawis au Maroc sans le moindre problème. En Algérie, cela n'a été possible qu'après la caution d'un *maâlem*», révèle-t-il.

Le journaliste H'mida Ayachi fait part de ses craintes au sujet d'une déviation du genre musical gnawi sous l'influence des médias et des exigences du marché.

«Il n'y a aucun risque !» lui répond le *maâlem* marocain Hamid El Kassri. Un silence et il explique : «Sur scène, c'est vrai que tout est calculé et préparé à l'avance y compris la durée du spectacle. Mais quand je prends mon guembri à deux heures du matin pour faire de la musique, c'est ça le vrai gnawi.»

Voilà, nous sommes au cœur du sujet. Pour faire du vrai gnawi, il faut avoir l'esprit gnawi et dans son contexte naturel. C'est toute une cérémonie. La soirée commence au crépuscule et dure jusqu'à l'aube. Le *maâlem* ouvre la voie (*tariq*). Il connaît par cœur les 363 *bordjs* de la musique gnawi. Le kodjo qui connaît lui aussi tout les *bordjs* est prêt à prendre la relève à tout moment. Le gnawi est un océan. Il faut encore une demi-journée pour terminer tous les *bordjs*. Les gnawis marocains, algériens et Karim Ziad interprètent ensemble quelques morceaux avant de donner le témoin au groupe algérien Ouled Haoussa et son *maâlem* Aïssa. «Nous avons choisi ce nom parce que nous sommes originaires de la tribu des Haoussa d'Afrique noire. On dit que c'est la première tribu qui a embrassé l'islam. En ce qui me concerne, mon grand-père vient du Grand Soudan, tandis que ma grand-mère est marocaine», explique un membre de Ouled Haoussa.

Le groupe algérien vient d'enregistrer un nouvel album. Dans cet album, il y a un morceau inédit : un *bordj* appris auprès d'un *maâlem* de Ghardaïa octogénaire. Ce maître de Ghardaïa connaît des *bordjs* datant de l'an 1800.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

Actucult

SALLE IBN ZEYDOUN (RIADH EL-FETH, ALGER)

● **Samedi 27 août :**

A 22h, jubilé du cheikh El-Hadj Mohamed Tahar Fergani.

CENTRE DES LOISIRS SCIENTIFIQUES (RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)

● **Jusqu'à la fin du Ramadan :**

exposition d'ouvrages de coupe, couture et broderie.

SALLE EL-MOUGGAR (ALGER-CENTRE)

● **Samedi 27 août :**

A 22h30, concert de la troupe El-Hadhra Chefchaouanya (Maroc).

COMPLEXE CULTUREL LAÂDI-FLICI (ALGER)

● **Samedi 27 août :**

A 23h, concert du groupe Ibnou Sina.

MÉDINA CULTURELLE (COMPLEXE OLYMPIQUE MOHAMED-BOUDIAF, ALGER)

● **Samedi 27 août :**

A 22h30 (au chapiteau), concert de Souad Massi.

A minuit (à la kheïma), concert de la troupe Sahra Gharbya.

MILLE ET UNE NEWS (28, RUE KHALFA-BOUALEM, ALGER)

● **Samedi 27 août :**

A 22h30, soirée de clôture.

SALLE ATLAS (BAB-EL-OUED, ALGER)

● **Samedi 27 août :**

A 22h, concerts des troupes El-Achwaq (Béchar), El-Kawthar (Tlemcen) et El-Kourid (Souk-Ahras), et de Nouredine Taïbi (Tiaret).